La religion en prison

Norme structurante, réhabilitation de soi, stratégie de résistance

Rachel Sarg et Anne-Sophie Lamine

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/22761>

DOI : 10.4000/assr.22761

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 2011

Pagination : 85-104

ISBN : 978-2-71322301-3

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Rachel Sarg et Anne-Sophie Lamine, « La religion en prison », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 153 | janvier-mars 2011, mis en ligne le 15 juin 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/22761> ; DOI : 10.4000/assr.22761

Rachel Sarg, Anne-Sophie Lamine

La religion en prison

Norme structurante, réhabilitation de soi, stratégie de résistance¹

L'incarcération, en plus de couper les détenus de leur socialisation antérieure, régule et contraint les moindres détails de leur vie quotidienne. Ceux-ci tentent cependant de recréer des modèles de sens et d'identification ainsi que de nouvelles formes de socialisation². L'objectif de cet article est d'analyser comment et dans quelle mesure certains détenus ont recours au religieux dans ces processus. En France, dans le cadre de la loi de 1905³, chaque culte organisé reçoit un budget de l'Administration pénitentiaire, pour les besoins « de nature morale, spirituelle ou religieuse » des détenus. L'intervention des aumôniers est cependant bien antérieure, puisqu'elle remonte à l'adoption de la peine privative de liberté en 1791. Ceux-ci ont d'abord été catholiques, puis protestants et juifs et, bien plus récemment, musulmans, bouddhistes et orthodoxes.

Plusieurs études sur la religion en prison portent sur l'institutionnalisation des aumôneries et le rôle des organisations religieuses majoritaires dans l'inclusion des minoritaires (Beckford, Gilliat, 1998 ; Furseth, 2003), sur l'effet de la religiosité sur le comportement conflictuel (Kerley *et alii.*, 2005), sur les musulmans (Khosrokhavar, 2004 et 2006 ; Beckford *et alii.*, 2005) ou sur les relations interethniques (Phillips, 2007). Cet article se focalise sur le rapport subjectif des détenus à la religion et sur les divers usages qu'ils font des ressources religieuses en analysant ce qui est commun et spécifique aux diverses confessions.

Il s'appuie sur une enquête qualitative réalisée dans trois types d'établissements : maison d'arrêt (MA), centre de détention (CD) et maison centrale (MC),

1. Nous remercions les deux lecteurs anonymes pour leurs suggestions et Patrick Colin pour ses conseils avisés.

2. Voir notamment Le Caisne, 2000, pp. 77-79.

3. Art. 2 : « La République ne reconnaît, ne salarie ni ne subventionne aucun culte. Pourront toutefois être inscrites aux dits budgets les dépenses relatives à des services d'aumônerie et destinées à assurer le libre exercice des cultes dans les établissements publics tels que lycées, collèges, écoles, hospices, asiles et prisons. »

en Alsace, en 2008-2009⁴. Dans chaque centre, nous avons d'abord accompagné les aumôniers dans leur travail de rencontres collectives (célébrations des offices, groupes de parole) et individuelles (rencontres des détenus dans les cellules) pendant quatre ou cinq mois. Ensuite, soixante-dix-neuf entretiens individuels semi-directifs ont été réalisés (auprès de cinquante-deux détenus volontaires masculins⁵ : vingt-cinq catholiques, douze musulmans, onze protestants, deux athées, un juif et un bouddhiste-catholique ; et de vingt-sept personnels : sept conseillers d'insertion, cinq surveillants, douze aumôniers et un directeur).

Il s'agit donc d'analyser le rôle et les usages du religieux en prison, à partir de l'étude du rapport subjectif à la religiosité individuelle et des pratiques religieuses ou affichées comme telles. L'observation d'activités religieuses et l'analyse des propos de détenus et du personnel nous invitent à distinguer trois types d'usage de la religion en milieu carcéral. Celle-ci permet au détenu de structurer sa vie. Elle joue aussi un rôle thérapeutique (pacification, sens et réhabilitation de soi). Enfin, les détenus y recourent de manière stratégique pour rencontrer d'autres détenus, entrer en contact avec leurs proches ou encore contester l'institution. Cette analyse typologique s'inscrit dans une démarche à la fois compréhensive et fonctionnaliste, en décrivant les motivations et les effets du recours à la religion, ainsi que leur variabilité.

Notons bien que les trois types d'usage de la religion ne sont pas exclusifs, ils peuvent se combiner ou se succéder pour un même détenu, en fonction des périodes d'incarcération et des conditions de détention, comme le montre l'extrait de carnet de terrain qui suit. Ce parcours est typique de la variabilité des rapports au religieux et de ses usages :

Stéphane [35 ans, protestant, éducation religieuse puis éloignement, employé bâtiment, peine de quatre ans, détournement de mineur, première incarcération]. Lorsque je le rencontre, il est en fin de peine. À son arrivée en Maison d'arrêt, deux facteurs motivent sa prise de contact avec l'aumônier et la pratique religieuse chrétienne⁶. Le choc carcéral et la difficulté des conditions l'incitent à suivre son codétenu aux cultes. Ces rencontres collectives soulagent son mal-être et lui « remontent le moral ». Très vite, il comprend que les aumôniers peuvent aussi lui rendre des services et lui permettre d'avoir un contact avec ses proches à l'extérieur : « Au départ, je vais être honnête avec vous, c'était plus pour avoir le contact avec les gens de l'extérieur, parce que j'ai compris qu'ils rendaient ces services-là ! » Une fois transféré en établissement

4. Cette étude a bénéficié du soutien de l'ANR, via le financement du projet CONFLIREL (2007-2010, dirigé par A.S. Lamine) dans le cadre du programme ANR « Conflit(s), Guerre(s) et Violence » (appel 2006) ; les observations et entretiens ont été réalisés par Rachel Sarg, dans le cadre de son doctorat.

5. Les femmes représentent 3,7 % de la population carcérale (01/01/2008, www.justice.gouv.fr) ; ce choix était aussi motivé par la volonté de comparer trois types d'établissements (MA, CD, MC).

6. Dans les trois établissements enquêtés, les aumôniers protestants et catholiques organisent une célébration hebdomadaire commune (pratique plus fréquente – mais pas systématique – dans les régions où les protestants sont nombreux).

pour peine, Stéphane entame un travail réflexif et fait appel à la fonction thérapeutique de l'aumônier, notamment en s'interrogeant sur le pardon. La religion intervient aussi comme ressource normative : respect et vivre ensemble : « Et là, l'aumônerie ça m'apporte le calme, le calme en moi, on n'est pas rancunier, on devient respectueux, tolérant, on tolère les autres, ce qu'ils font ». Dans un second temps, marqué par la routine carcérale, la religion lui permet de s'évader du « vide carcéral » par le chant et l'apprentissage de la guitare : « On pense à autre chose, on s'évade ! Et j'aimais beaucoup les chants quand il y avait A. ! C'est un peu lui qui m'a donné envie d'apprendre la guitare (aumônier, MA). Puis, ben ici, j'ai appris que F. (aumônier, CD), il pouvait prêter des guitares à des détenus ».

La religion pour (re)construire sa vie

La religion peut être vécue comme une norme structurante, selon deux temporalités : dans l'« ici et le maintenant » et pour l'avenir « au-delà des murs ». La religion devient un support éthique permettant de donner sens à sa vie en normalisant ses conduites. Il convient certes de relativiser son impact à long terme sur ceux qui manifestent leur volonté de « stopper les conduites déviantes » à un moment de leur détention et dont le parcours de vie dans et hors de prison est soumis à de nombreux aléas. Les aumôniers observent souvent la mise à distance ou l'abandon des pratiques religieuses à la suite de la libération.

La religion structurante en détention

L'incarcération place le détenu dans une situation très contrainte, du point de vue de l'espace et du temps, avec ses rythmes imposés (activités, heure de sortie) et la cohabitation avec des personnes souvent issues d'autres milieux socioculturels. Ces conditions sont encore plus dures en maison d'arrêt⁷ (surpopulation, activités réduites). Les relations internes sont marquées par des relations verticales entre sous-groupes, celui des délinquants sexuels étant le plus méprisé⁸. En outre, les rapports avec les surveillants sont souvent tendus. La vie quotidienne du détenu dépend donc fortement de ses capacités relationnelles et de son adaptation aux contraintes institutionnelles. *A contrario*, des rapports conflictuels ont un fort impact négatif sur la personne (isolement, état dépressif...), ainsi que sur ses possibilités de remise de peine. Dans ce contexte, la norme religieuse peut être une ressource structurante dans le rapport aux autres et à l'institution. De plus, la fréquentation de l'aumônerie et la pratique religieuse contribuent à structurer le temps carcéral.

7. Les maisons d'arrêts (MA) accueillent les détenus placés en détention provisoire ou dont la peine est inférieure à un an. Les centres de détentions (CD) sont des établissements pour peine avec un régime orienté vers la réinsertion sociale. Les maisons centrales (MC) accueillent les condamnés dans le cadre d'un régime axé sur la sécurité, en général pour de longues peines.

8. Ce classement dépend de divers critères : structuration sexuée, position dans l'espace du banditisme, motif de l'incarcération, maîtrise du fonctionnement carcéral (Welzer-Lang *et al.*, 1996).

La religion est un appui pour normaliser son comportement dans la perspective d'une réduction de peine. En effet, les séjours au quartier disciplinaire font perdre une partie des remises de peine⁹. Cette perspective motive Hervé à « se mettre dans la foi » pour devenir un « détenu modèle » :

« Au début, en maison d'arrêt, j'arrêtais pas d'aller au quartier disciplinaire ! Je me suis dit, bon, il faut que tu arrêtes une fois pour toutes, parce que sinon je vais faire 25 ans pleins. Donc, autant avoir des grâces¹⁰. Donc je me suis mis dans la foi en me disant : fais le détenu modèle, et ici, je suis un détenu exemplaire. La religion m'aide beaucoup ! (...) Ça va faire trois ans que je suis ici, j'ai encore jamais pris un rapport disciplinaire ! Alors que, les autres prisons... J'ai déjà perdu au moins 5 ans sur ma peine ! » [41 ans, meurtre, 25 ans, MC].

La religion apporte des ressources normatives, lorsque l'identité est malmenée et l'intimité réduite à néant¹¹. Des détenus insistent sur l'effet structurant de la prière quotidienne et mettent souvent en avant les valeurs de tolérance et de respect, comme Hamza qui les réfère à l'islam :

« [La religion apporte] la sincérité, ne pas faire la médisance, la tranquillité. (...) C'est une harmonie, comment réagir avec les gens, comment être bien, comment être avec Dieu, comment ne pas voler, ne pas faire des choses illicites, comment ne pas toucher quelque chose qui ne t'appartient pas. » [Hamza, 46 ans, viol, 30 ans avec 20 ans de sûreté¹², MC].

David a repris sa pratique juive depuis son incarcération. La religion lui offre une échappatoire face à la perspective d'une longue peine et au rejet par les autres détenus de son identité juive :

« Je crois que ma foi est un plus (...) ça permet vraiment une reconstruction. Et puis, on garde un bon curseur. Si on n'a pas de curseur, on ne sait pas où est le bien où est le mal. Et le problème, c'est que dans un milieu où tout est biaisé, on perd vite la norme ! (...) On prend une autre norme qui n'est pas la bonne. (...) On devient plus agressif, virulent ! C'est des fardeaux comme ça qu'on traîne qui coupent le sommeil et qui font qu'après on est obligé de prendre des trucs pour dormir. Alors que moi je dors très bien ! » [38 ans, meurtre, 20 ans, MC].

La religion est là encore une référence normative, une ressource pour se reconstruire et une source d'apaisement.

Pour ces divers détenus, la religion facilite la socialisation carcérale en donnant un sens à la peine et des normes de comportement. Une partie du personnel voit effectivement une utilité de la religion comme norme structurante du moins

9. La réduction de peine est une mesure qui permet au juge d'application des peines de réduire une incarcération supérieure à un mois.

10. La grâce présidentielle, mesure de clémence qui soustrait un condamné à l'application de sa peine.

11. L'organisation matérielle de la prison agit sur l'existence des détenus selon deux dimensions principales : de surveillance et de rétrécissement (Welzer-Lang *et al.*, 1996 : 46-47).

12. Pendant la période de sûreté, le condamné ne peut bénéficier d'aucun aménagement de peine.

quand « c'est bien mené », ce qui souligne en outre une évaluation implicite de pratiques religieuses acceptables (ou non) :

« [La religion permet] aux gens de décompresser, de voir les choses autrement, de se donner des limites à ne pas dépasser, de rester un tout petit peu structuré. Je dirais que la religion à ce niveau-là, c'est beaucoup plus présent en prison, pour ceux qui vont vers la religion, puisque ça les aide à se comprendre et à davantage se structurer, quand c'est bien mené, quand c'est bien fait. » [Lieutenant B., MC].

De ce point de vue, l'effet structurant de la religion, souligné aussi bien par des détenus que par des surveillants ou des aumôniers, participe à la justification de la peine comme réadaptation ¹³ et peut être un outil parmi d'autres de resocialisation des individus.

La religion restructurante pour l'avenir

La religion peut aussi apparaître comme une ressource pour l'avenir, au-delà des murs. En effet, que l'incarcération soit l'aboutissement d'un parcours délinquant ou une erreur de parcours ¹⁴, l'individu peut vivre une véritable remise en cause personnelle, que ce soit lors de sa première peine ou de sa énième incarcération. Il va tenter de reprendre son destin en main et envisager un avenir « au-delà des murs », en phase avec les normes sociales. Dans cette démarche, la religion est un point d'ancrage pour un nouveau départ qui passe par l'intensification de la pratique religieuse, vécue dans sa dimension éthique. Le sujet « islamise » ou « christianise » sa volonté de s'en sortir ¹⁵. La religion fait partie d'un désir d'une nouvelle vie et d'une volonté de cesser les pratiques illicites. Mehmet décide de normaliser sa vie en se mettant « à fond dans l'islam ». Incarcéré pour la première fois pour violence conjugale, il vit très mal les premiers temps de la détention et traverse des phases dépressives et suicidaires. La pratique religieuse marque le début d'une nouvelle vie :

« Avant, je faisais la prière tous les vendredis, depuis que je suis tombé, j'ai dit : j'arrête toutes mes conneries, j'ai pris la décision de me mettre à fond dans l'islam après ma tentative de suicide. Je fais la prière cinq fois par jour, je me lève entre 3 h 15 et 5 h pour la prière du matin et après y'a les autres. » [26 ans, violence conjugale, 1 an, MA].

Julien est incarcéré pour la seconde fois. Il n'était pas pratiquant à l'extérieur, mais veut rentrer dans le « droit chemin » notamment pour offrir une vie meilleure à ses deux enfants. La lecture des textes religieux devient un support de normalisation :

13. Pirès distingue quatre modes de justification des sanctions : l'expiation, la dissuasion, la neutralisation et la réadaptation (Pirès *et al.*, 1998).

14. On peut distinguer cinq types de rapport à l'enfermement : l'incarcération inéluctable, break, catastrophe, calculée et protectrice (Chantraine, 2004). Ici, nous nous appuyons sur les deux types de rapport qui caractérisent les situations observées en rapport avec l'avenir.

15. Processus d'éthicisation du religieux (Tietze, 2002 : 136, à propos de jeunes musulmans en difficulté sociale).

« Quand j'étais dehors ? Non, non, je pratiquais pas trop. C'était plutôt quand il y avait des fêtes. Et en prison, ça sert parce que ça te remet dans le droit chemin, tu commences à lire les textes et tu vois que, que ça dit vrai quoi ! Si tu fais pas ça, ben tu vas en prison [rire] ! » [28 ans, recel, 8 ans, CD].

Cette décision de « moraliser sa vie » peut aussi être déclenchée par la naissance d'un enfant ou dans d'autre cas être une perspective repoussée à plus tard, au « bon moment ».

La renaissance religieuse peut entraîner un changement radical de rapport au monde, comme pour Nicolas qui s'est converti à l'islam lors de sa quatrième incarcération :

« Ça a changé beaucoup de choses pour moi ! Ma manière de voir la vie, ma manière de voir mon prochain (...) On est là pour un but. Y'a des règles à respecter. Je suis parti faire mes conneries et voilà, j'assume aujourd'hui ! Je fais les cinq prières chaque jour et ma peine, je la fais tranquillement, j'ai pas de problèmes psychiques et psychologiques. » [30 ans, braquage, 18 ans, MC].

Pour ces détenus, la religion ethnicisée transcende l'ordre social. Cependant, la situation devient conflictuelle lorsque certains prient dans les espaces publics en affirmant que la « loi divine » prévaut sur le règlement de l'institution.

Ces cas de détenus de confession juive, chrétienne ou musulmane montrent que les valeurs et les pratiques religieuses sont une ressource pour normaliser sa vie dans le quotidien carcéral immédiat tout comme dans la temporalité plus longue de l'au-delà des murs. Pour ces personnes, la religion est une ressource parmi d'autres possibles (sport, études, travail) pour s'en sortir et devenir acteur de son destin. Pour recourir à cette ressource, encore faut-il juger qu'elle peut être opérante et l'on observe qu'il s'avère effectivement nécessaire d'avoir bénéficié d'une socialisation religieuse (même faible) dans sa jeunesse.

La religion carcérale comme thérapie

Malgré diverses améliorations matérielles, l'enfermement, l'architecture, la promiscuité et les tensions font de la prison un endroit fortement pathogène (Combessie, 2004 : 60 ; Foucault, 1975). Deux phases sont particulièrement dures : le début de la détention et le transfert en établissement pour peine. Le début de l'incarcération est souvent marqué par un « choc carcéral », surtout pour les primo-détenus, et engendre des états pathologiques. La majorité des comportements autolytiques et dépressifs se concentrent dans cette phase précédant le jugement (Bourgoin, 1994). En réponse, l'institution accroît la surveillance et l'offre d'activités socioculturelles. Cet encadrement peut d'ailleurs être regretté ensuite :

« Moi j'aimais bien l'E. [MA], contrairement à ce que l'on peut croire, pour une raison simple, c'est beaucoup plus dur, c'est clair, par contre, on est très organisé, on sait qu'on a tel jour sport, tel jour ceci, ce qui permet d'avoir un rythme de vie. Les deux

années-là, je les ai vraiment pas vu passer. (...) Tandis qu'ici, je trouve que c'est le bordel, c'est anarchique ! » [Patrick, 50 ans, affaire de mœurs, 8 ans, CD].

La seconde phase difficile est celle du transfert dans des établissements pour peines (CD, MC). Pour les détenus condamnés aux longues peines, l'échéance de la sortie est à la fois incertaine (selon leur comportement et les réponses de l'institution) et lointaine, au point qu'« [après] un certain nombre d'années d'enfermement, ce n'est plus de "réinsertion" qu'il faudrait parler, mais sans rien de religieux, de résurrection » (Marchetti, 2001 : 439). Pour supporter cela, certains s'appuient sur leurs proches, d'autres sur le sport, le psychologue, les visiteurs de prison ou la religion. La religion comme thérapie peut prendre la forme d'une relation à la transcendance ou celle d'un soutien intramondain, essentiellement par le biais de l'aumônier, qui agit comme thérapeute ou ami.

La religion comme relation à une transcendance

Les modalités vécues du rapport à la transcendance sont diverses : rapport magique au divin, croyance qui donne un sens à la peine ou usage de la prière comme anxiolytique. Certains détenus interprètent des événements comme fruits d'une intervention divine. Chrétien non pratiquant, Alan entretient une relation de confiance au divin. Après son accident de tracteur, il attribue la légèreté de ses blessures à Dieu et à ses anges protecteurs :

« Ça me met en confiance. La semaine dernière, j'ai pensé fort à Dieu. J'ai dit, il faut pas qu'il m'enlève la vie maintenant. (...) Normalement, n'importe quelle personne passée comme ça sous un tracteur, elle a le bassin cassé ou un truc comme ça, ou aller en chaise roulante quoi ! Il y a eu des anges autour de moi ! Et ça, j'y crois ! » [38 ans, coups et blessures, 26 mois, CD].

La majorité des détenus éprouvent un sentiment d'injustice. La peine de prison est vécue de manière ambivalente, en admettant la faute, mais en considérant que la réponse de la justice est disproportionnée. La religion peut alors donner du sens à l'épreuve, sous diverses formes, comme une lecture du récit religieux identifiant son épreuve à celle de Jésus :

« J'ai vu Dieu sur son épreuve à lui quoi, sur le sien de chemin de croix et j'ai vu que le mien, finalement, je me rapprochais de lui, quoi ! (...) Mais j'ai voulu comprendre les trucs qui m'arrivaient après cet événement (...) Les Écritures, c'est devenu maintenant pour moi une spécialité. J'ai passé des nuits blanches à lire la Bible, le dictionnaire, certains ouvrages de la bibliothèque. » [Philippe, 44 ans, meurtre, perpétuité avec 22 ans de sûreté, MC].

La prière peut avoir un effet anxiolytique :

« C'est bête à dire ici, en Occident, ils comprennent pas, mais franchement si je me sens angoissé des fois en prison, y a des volcans qui viennent (...) je fais mes ablutions, je fais deux rakats et j'ai l'impression, j'ai bu une bouteille de whisky. » [Hamza, 46 ans, viol, 30 ans avec 20 ans de sûreté, MC].

Ces rapports à la transcendance qui intervient positivement, donne sens ou procure la paix intérieure, sont observables de manières très similaires, pour les diverses confessions.

La réhabilitation de soi par le pardon

Comme on l'a vu, les détenus ont un rapport ambivalent à la faute. La religion est un outil de réhabilitation de soi par le biais du pardon, une ressource pour gérer la culpabilité, en particulier pour ceux qui vivent une intense souffrance psychique :

« Ça amène une sérénité, une paix intérieure (...) on n'est pas là parce qu'on a aidé une vieille dame à traverser la route [rire] ! Donc, y'a cette culpabilité qui est là. Et cette notion de pardon, ça c'est vachement important ! » [David, 38 ans, meurtre, 20 ans, MC].

Cette recherche du pardon est fréquemment liée à celle d'un nouveau départ ; elle peut s'appuyer sur la prière quotidienne, mais aussi sur le projet de réparer les torts commis, en travaillant dur ou en aidant des personnes dans le besoin. Cependant, le pardon religieux peut, à l'inverse, être instrumentalisé pour évincer la question de la responsabilité et se « dédouaner » de la faute commise :

« Je n'ai plus le sentiment de culpabilité parce que je suis jugé. J'ai payé pour ça, donc je ne me tourne pas en déprime. [...] De toute façon, dès qu'on a fait quelque chose, il faut se confesser et puis le Jésus, il pardonne tout, le Dieu il pardonne tout donc, voilà ! » [Badal, 47 ans, triple meurtre, perpétuité avec 22 ans de sûreté, MC].

Notons que ce détenu a fait une demande d'exorcisme (qui lui a été refusée par l'aumônier), affirmant avoir été possédé le jour où il a tiré sur plusieurs personnes. Cette approche, « il faut se confesser et Jésus pardonne », apparaît comme une solution de facilité face aux actes commis, comme le déplore un conseiller d'insertion :

« Ce qui m'a le plus frappé dans le christianisme, c'est des gens qui se servent du pardon de Dieu pour se dédouaner. C'est problématique, ils ont l'impression qu'ils peuvent faire un peu tout et n'importe quoi, de toute façon, Dieu leur pardonnera. (...) La réflexion sur les faits qu'ils ont pu commettre ou sur d'autres agissements au quotidien, c'est problématique dans ce sens-là et vis-à-vis des victimes et des parties civiles... » [Conseiller d'Insertion et de Probation, MC].

Un autre conseiller fait un lien entre délinquance sexuelle et recours à la religion :

« Souvent, c'est les délinquants sexuels qui sont les piliers de l'aumônerie. [...] On a souvent des gens qui sont dans le déni par rapport aux faits (...). Et neuf sur dix mettent en avant la religion et leurs pratiques religieuses. » [Conseiller d'Insertion et de Probation, CD].

Les aumôniers ont conscience de la portée symbolique et psychologique du pardon et tentent de susciter un travail de réflexion dans la durée :

« Quelqu'un me demande, ça, je lui dis bon, ben, attends, on va d'abord se voir, on va avancer, on va discuter, je vais te dire et aussi t'expliquer ce que c'est que le sacrement du pardon, bibliquement, etc. Et donc, ça produit un chemin qui est très fort. Et j'ai eu une conversion avec des gens qui vont complètement commencer à réfléchir très fortement et à se reconstruire. Alors, c'est long, ça peut durer une année, même plus ! » [Aumônier catholique, MC].

Les exemples ci-dessus relèvent du christianisme ou du judaïsme, mais la recherche du pardon concerne également les détenus musulmans, avec cependant deux spécificités. Premièrement, l'arrivée récente de l'islam dans les prisons françaises ne permet pas de disposer d'un nombre suffisant d'aumôniers¹⁶. Leur présence est beaucoup moins importante que celle des aumôniers chrétiens. Leur intervention se limite le plus souvent à la célébration de la prière du vendredi et très peu d'entre eux entretiennent des relations longues et durables avec des détenus. Deuxièmement, l'islam, contrairement au catholicisme, n'a pas de sacrements, ni de sacralisation du clergé. L'obtention du pardon implique moins la relation du détenu à l'imam. L'islam offre cependant deux recours similaires. Le premier est la prière pour se racheter en vue du jugement dernier (allant de pair avec une conscience de la faute et une volonté d'agir positivement) : « Si il y a un Dieu qui va me redemander des comptes, ça va être chaud pour moi ! Alors, on essaye de lui faire plaisir, quoi, en priant ! » [Fathi, 32 ans, trafic de stupéfiants, 6 ans, CD]. La seconde option est le recours au « mektoub » qui permet à certains de se dédouaner ou d'atténuer le sentiment de culpabilité par rapport aux actes commis.

Si les supports diffèrent selon les religions et leurs ressources, c'est principalement le rapport à l'acte qui est déterminant dans cette démarche et qui va entraîner la recherche d'un support compensatoire ou expiatoire pour l'individu. Cette recherche est d'ailleurs surreprésentée chez les personnes incarcérées pour des crimes graves d'atteintes aux personnes.

Le rapport à la faute fait clairement apparaître deux types de relation au religieux, celle où l'individu est actif et celle où il est passif. On peut mettre cette observation en rapport avec des études psychosociologiques, menées dans un autre contexte, sur la relation entre style de rapport au religieux et santé de patients âgés (Pargament *et al.*, 2004 : 717). Les auteurs proposent de distinguer un style « positif » de rapport au religieux (*religious coping*) où l'individu est actif, collaboratif et confiant, et un style « négatif » où il est passif, craintif et méfiant. Cette distinction semble pertinente pour le contexte carcéral. On peut

16. La disparité des moyens entre cultes est attestée par les chiffres de l'Administration pénitentiaire (www.justice.gouv.fr) : en décembre 2005, 66 aumôniers musulmans sur 926 personnels cultuels (505 catholiques ; 284 protestants) ; au 1^{er} janvier 2008, 117 musulmans sur 1 110 (568 catholiques ; 294 protestants). Ces chiffres mêlent des quotités horaires variant de quelques heures par mois à un plein temps et celles des aumôniers musulmans sont souvent très faibles, donc leur disponibilité effective est bien plus faible.

en effet constater un rapport actif et confiant au religieux dans les situations de religion structurante ou thérapeutique ainsi que dans le premier type de rapport à la faute (conscience, réparation), et, à l'inverse, un rapport passif au religieux, dans le second type de rapport à la faute (dédouanement).

La religion intramondaine : l'aumônier comme thérapeute ou ami

Le rapport au religieux s'effectue aussi à travers la relation à l'aumônier et n'implique pas d'être croyant. Les liens se tissent lors de visites individuelles, plus fréquentes dans les premiers temps de l'incarcération en maison d'arrêt, période particulièrement dure pour les détenus pour affaires de mœurs ou crimes graves. Se confier aux aumôniers est sans risque, à la différence de l'obligation de suivi psychologique, qui entraîne une méfiance et un rapport calculé à l'égard des psychologues, avec le risque, en cas de manquement, de perdre des possibilités de remises de peine supplémentaires. Il en va de même pour certaines activités socioculturelles. La confiance et la (relative) gratuité de l'échange qui caractérisent les relations entre aumôniers et détenus peuvent déboucher sur de longues relations amicales et thérapeutiques. Là encore, il faut souligner une très grande différence dans l'offre d'aumônerie du fait de la très faible présence en détention des aumôniers musulmans.

Mourad, incarcéré dans un quartier de délinquants sexuels, vit très mal sa détention et a des intentions suicidaires. Il est très méfiant vis-à-vis du personnel et des intervenants. Musulman pratiquant, il voit aussi bien l'imam que les aumôniers chrétiens. Ce sont les seules personnes avec qui il noue un dialogue qui lui redonne la force de vivre :

« Le B1 ça n'allait plus, surtout à la période du Ramadan, c'est là que l'imam m'a accueilli. Je suis resté prier, mais j'avais pas l'intention au départ de rester. Il m'a beaucoup aidé avec ses paroles, son aide (...) depuis, je vais toujours prier. L'imam a joué un rôle important ici ! Dans cette vie sombre, c'est comme un rayon de soleil, d'ailleurs, que ce soit l'imam, Jean ou Paul ! C'est les seules personnes qui nous écoutent, qui sont pas là pour nous juger, qui sont là pour nous encourager, ils nous donnent le sourire. » [33 ans, triple meurtre, pas encore jugé, MA].

Patrick est confronté à une remise en question personnelle qui passe par la compréhension de son passage à l'acte. C'est le besoin de parler qui amorce la relation :

« Une fois [c'est] Luc qui est rentré, qui a dit bonjour, et [... j'ai dit], j'ai besoin de parler, parce que j'en peux plus moi, je vais éclater, il faut que je fasse quelque chose (...) ! Ça allait jusqu'à l'envie de mourir, hein ! » [50 ans, affaire de mœurs, 8 ans, CD].

Comme pour bien d'autres, l'aumônier sera la seule personne avec qui il évoquera les faits, son passage à l'acte et ses doutes. Il mène avec lui un véritable travail thérapeutique :

« De pouvoir expliquer et puis parler du pourquoi, ça, c'est dingue parce qu'il a fallu que je m'adresse à l'aumônerie pour parler du pourquoi ! (...) On m'a regardé comme un être humain ! (...) Ça m'a permis aussi de mieux comprendre ou de mieux me comprendre (...). Moi, je réfléchis beaucoup et puis de temps en temps, j'en parle avec l'aumônier, pour voir si je suis dans la vérité ou dans l'erreur. Et grâce à toutes ces discussions, ça m'a permis d'entrevoir un début de réalité, un début de compréhension. » [*id.*]

L'isolement carcéral croît avec la longueur de la peine, la gravité du crime et l'éloignement du domicile. L'aumônier joue aussi un rôle d'ami ou de famille de substitution pour des détenus qui n'ont plus ou peu de liens avec leurs proches¹⁷ et il peut être (comme le visiteur de prison) le seul lien avec l'extérieur. Ces échanges perdurent souvent d'un établissement à l'autre par des correspondances ou des visites et peuvent même se muer avec les années en liens d'amitié. Ce lien est encore plus crucial pour ceux qui sont placés à l'isolement¹⁸. L'aumônier effectue un travail d'aide sociale et de thérapie. En outre, lorsqu'il entretient des relations régulières avec les personnels pénitentiaires, il peut les aider à repérer des détenus fragilisés et ceux-ci peuvent en retour lui suggérer d'en visiter certains. Il peut alors s'établir une forme de partenariat, comme le souligne ce chef de détention :

« On a un très bon contact aussi avec l'aumônerie catholique qui nous permet un petit peu de repérer les détenus en détresse, de compléter nos informations pour qu'on se méfie ou qu'on se méfie pas. En général, c'est des bons échanges, ça nous permet d'échanger de bonnes informations (...) surtout pour les fragiles, on en discute, on fait un point, on regarde les informations qu'ils ont eux et les nôtres et on essaye de les échanger. Ça permet de prévenir le suicide, euh, le mal-être, essayer de repérer un petit peu les besoins parce qu'ils nous le disent pas forcément à nous. » [Chef de détention, MC].

Ce partenariat dépend fortement de la personnalité des uns et des autres, de la politique de l'établissement et sa conception de la présence du religieux en prison ainsi que de la volonté des uns et des autres à collaborer. Dans certains établissements, les aumôniers n'ont pas ou très peu de contact avec l'administration. Certains y voient d'ailleurs le risque de remise en question de l'indépendance du statut d'aumônier vis-à-vis de l'institution ou observent un manque d'intérêt du personnel à leur égard.

La religion apparaît donc comme un réservoir de ressources de reconstruction de soi pour les détenus : interventions magiques du divin, effets pacifiant de la prière, réhabilitation de soi par le pardon, responsabilisation et compréhension psychologique des actes commis, relation durable d'amitié avec l'aumônier. Là encore, ceux qui y recourent ont bénéficié d'un minimum d'éducation religieuse.

17. Le maintien des liens familiaux fait partie des objectifs de réinsertion sociale des détenus, mais l'incarcération demeure un facteur de fragilisation et de rupture familiale (Bouregba, 2002 ; Ricordeau, 2008).

18. Ce placement n'est pas une mesure punitive, il permet d'isoler des détenus jugés dangereux ou de les protéger notamment lorsqu'il s'agit de personnes médiatisées.

Dans la religion comme thérapie, l'individu cherche un baume pour supporter le poids de la détention¹⁹.

La religion comme stratégie carcérale

Le troisième type de rapport au religieux est stratégique, il se décline en trois catégories : évasion du vide carcéral, amélioration du quotidien et contestation de l'institution. Elles varient selon l'offre religieuse et le statut des religions au sein de la prison. Certes, toute activité religieuse individuelle permet de meubler l'ennui quotidien, mais les activités collectives et l'amélioration du quotidien dépendent fortement de l'offre religieuse disponible. Là encore, la faible présence des aumôniers musulmans et leur peu de moyens matériels en font une ressource pauvre et donc moins mobilisable par les détenus. À l'inverse, l'islam, du fait de son statut de religion minoritaire perçue comme (potentiellement) dangereuse, est la seule religion à offrir une ressource contestataire, notamment dans sa forme collective, et il apparaît comme un attracteur important en détention.

S'évader du vide carcéral

Le rythme imposé par l'institution se caractérise par un « temps vide²⁰ ». Construire sa vie en prison suppose donc de savoir remplir ses journées. La religion est alors une ressource pour s'évader et rythmer le quotidien²¹, que ce soit par la prière, les lectures de livres ou revues religieuses ou la participation à des réunions religieuses. C'est ce que souligne Pierre, participant régulier à l'aumônerie chrétienne :

« Depuis mon incarcération, je poursuis, je ne lâche aucune heure de détention, pour moi elle doit être pleine, soit par une activité quelconque, ce qui permet avant tout de passer l'incarcération dans de meilleures conditions. » [65 ans, affaire de mœurs, 8 ans, CD].

Cette possibilité de s'évader implique d'ailleurs qu'une partie des personnes fréquentant l'aumônerie ne sont ni croyantes ni pratiquantes. Alessandro, issu

19. À la différence de la religion structurante où il cherche à normaliser sa vie. Notre typologie rejoint celle de Khosrokhavar (2004) : la religion comme « code éthique » où l'individu trouve dans l'islam une façon de normaliser sa vie et de rentrer dans le droit chemin et la religion comme « supplément d'âme » qui permet de supporter le poids de l'incarcération sans pour autant sortir de la délinquance.

20. La phrase « le cœur du système semble gorgé de vide » caractérise bien le temps carcéral (Chantraine, 2004 : 165).

21. On peut faire un parallèle avec les cours d'alphabétisation qui peuvent « devenir un support permettant d'accroître [la] marge de liberté. Cela ne veut pas dire que [les détenus] sont complètement indifférents au contenu de la formation mais qu'[ils] y associent des intérêts secondaires par rapport à l'objectif initial fixé par l'institution : la possibilité de lutter contre l'inoccupation et la solitude cellulaire ou d'obtenir une promenade supplémentaire » (Colin, Klinger, 2004 : 33-35).

d'une famille catholique, purge sa cinquième peine pour usage de stupéfiants. Il n'a de contact avec la religion qu'en prison, car cela lui permet de sortir de sa cellule :

« Je vais à l'église que quand je suis en prison [rire] (...) Même si on n'y croit pas, mais tout ce qui est dit à l'intérieur, ça peut servir, c'est des bonnes choses, les paroles de Dieu sont des paroles utopistes, mais c'est des vraies paroles, c'est des paroles de vraies personnes ! On s'en fout ce qu'il y a derrière, la couleur et tout ça, c'est la charité, c'est d'homme à homme. Aller samedi ou dimanche à l'échange, c'est mieux (...) que de rester en cellule ! C'est pour ça que je viens, c'est tout ! » [42 ans, usage de stupéfiants, 20 mois, MA].

Les célébrations et réunions religieuses permettent de rencontrer des détenus d'autres étages²², en particulier en maison d'arrêt où les moments collectifs sont très limités. L'aumônerie joue aussi un rôle important pour ceux qui sont rejetés par les autres détenus. C'est le cas principalement des « pointeurs », les condamnés pour affaires de mœurs (pédophilie, viol, attouchement...), qui de plus ont un type de profil qui permet de les identifier : souvent beaucoup plus âgés que la moyenne, issus d'un milieu socioprofessionnel plus élevé²³. Ils subissent de nombreuses brimades²⁴ : insultes, menaces, racket, violences physiques : « les pointeurs sont en quelque sorte les parias de l'univers carcéral, des individus infréquentables pour les autres » (Welzer-Lang *et al.*, 1996 : 134). Cette situation rend souvent impossible pour eux d'intégrer les activités sportives ou culturelles. L'aumônerie est alors un des rares lieux où ils peuvent se rendre sans trop de problèmes. À l'inverse, des détenus nous ont aussi fait part de leur refus d'aller à l'aumônerie en raison de la présence massive des pointeurs. Certains détenus médiatiques incarcérés pour crimes à caractère sexuel refusent de sortir de leur cellule, sauf pour la célébration de Noël où les aumôniers les cherchent et les ramènent individuellement.

L'amélioration matérielle du quotidien carcéral

Les besoins religieux et les rencontres d'aumôniers s'intensifient à l'approche du procès. Certains aumôniers y assistent et ont accès à la geôle au moment de l'attente du verdict. Les contacts entre les détenus et leurs avocats sont en général peu fréquents et ne suffisent pas à rassurer et à informer sur les enjeux juridiques. L'aumônier peut alors jouer le rôle de conseiller juridique, soutien précieux pour les personnes illettrées ou d'origine étrangère, qui comprennent mal le langage juridique. Il écoute, rassure et devient une source d'informations facilement accessible :

22. Seule restriction : les personnes prévenues impliquées dans la même affaire qui ne peuvent pas se côtoyer.

23. Ces caractéristiques font d'ailleurs que des détenus plus âgés sont parfois identifiés à tort comme pointeurs.

24. L'Administration pénitentiaire a mis en place des mesures de protection des agressions ou insultes des autres détenus, par exemple un quartier de détention séparé.

« J'avais demandé à Jean, parce que je ne comprenais pas pourquoi ils m'ont accusé. Alors, Jean m'a dit : écoute, tu prépares toutes les feuilles que tu as dans la cellule. (...) Alors, on a parlé et tout, il a regardé les dossiers. Il a dit : ouais, mais là, c'est marqué que tu as fait ça et ça. » [Frank, 43 ans, viol et attouchements sur mineurs, 10 ans, MA].

Les ressources des détenus proviennent du travail carcéral et de mandats de l'extérieur. Une partie d'entre eux, les « indigents », sont sans ressources, d'autres le sont temporairement, en attendant un travail ou un mandat. L'aumônier peut leur donner de l'argent (*via* le compte carcéral) ou leur apporter du café, du tabac ou des timbres. L'assistance peut donc être une raison de fréquenter l'aumônerie. Certains aumôniers choisissent de se limiter aux cas d'urgence pour éviter un rapport trop utilitariste à la religion. Ces fréquentes aides matérielles caractérisent le début de l'incarcération et les premières rencontres avec l'aumônier :

« Ils m'ont un peu aidé au début parce que on sait pas comment ça marche avec l'argent. Moi, j'avais demandé un peu de café, de tabac, voilà, ils sont venus une ou deux fois et après j'ai eu mes sous, je savais comment il fallait faire pour gérer et après, j'ai plus rien demandé. » [Gilles, 37 ans, viol sur mineur, 13 ans, MA].

La prison fragilise les liens avec l'extérieur, limités aux parloirs et au courrier. Quand l'infraction implique un membre de la famille, le contact est interdit pendant la durée de l'enquête. Ces situations sont source d'angoisse, vis-à-vis des enfants, des parents âgés ou malades ou d'un avenir conjugal en suspens. Dans de nombreux cas, l'aumônier facilite le lien avec la famille en téléphonant et en donnant des nouvelles aux uns et aux autres :

« Il faisait le lien entre mes enfants ! [...] Au départ, je vais être honnête avec vous, c'était plus pour avoir le contact avec les gens de l'extérieur, parce que j'ai compris qu'il rendait ces services-là, donc voilà quoi ! Mais, quand j'ai assisté après aux messes et puis que, qu'il y avait le chant, voilà, c'est, ça m'a remonté le moral ! » [Stéphane, 35 ans, détournement de mineur, 4 ans, CD].

À la différence des recours précédents au religieux, il n'est plus nécessaire d'avoir eu une socialisation religieuse, pour en faire un usage stratégique, qu'il s'agisse de se servir d'activité religieuse pour rencontrer des détenus, de demander de l'argent, du tabac ou un coup de fil extérieur à un aumônier.

La religion comme contestation

Certains détenus s'inscrivent dans une démarche de résistance collective ou individuelle à l'institution²⁵, dont la plus connue est l'émeute, soulèvement de

25. Les formes de résistances et de violences carcérales sont diverses : agression du personnel, grève de la faim, refus de se soumettre à certains contrôles (Chauvenet, 1998 ; Chauvenet, Rostaing, Orlic, 2008).

détenus refusant de réintégrer leur cellule. La religion peut être un prétexte ou un appui pour coaliser des résistances. Cela concerne principalement l'islam²⁶. Le christianisme paraît plus individualiste et le judaïsme est très peu représenté. Le chef de détention de la maison centrale explique comment un groupe de détenus musulmans se positionne en contre-pouvoir vis-à-vis de l'institution. Selon lui, l'islam n'est qu'un prétexte pour fédérer et « il n'y a pas de religion derrière » :

« C'est plus les gens qui veulent prendre le pouvoir, mais quand on gratte un peu, il n'y a pas la religion derrière, mais, bon, ça peut arriver, hein ! Les religions, ça forme des groupes et les groupes forment un pouvoir, quoi qu'on veuille ! Donc si les musulmans se réunissent, c'est pour avoir un certain poids et un certain pouvoir, ce qui se retrouve moins chez les catholiques où c'est un peu plus individualiste ! » [Chef de détention MC].

Les groupements collectifs sont plus fréquents dans les établissements pour peine, de par la longueur des séjours. Au cours de notre enquête, un groupe de musulmans mobilisait de nouveaux convertis et contestait en refusant de voir des femmes (surveillantes ou intervenantes extérieures) dans les étages, de leur serrer la main et de croiser leur regard pendant les entretiens, comme le relate une conseillère d'insertion :

« [Le fait d'être une femme joue ?] Oui, avec les islamistes euh, extrémistes ! Parce que les musulmans, on n'a pas de souci ! Mais, les extrémistes, oui. On va les croiser, ils ne nous serrent pas la main, ils ne nous regardent pas pendant les entretiens ! Ils sont en face, mais ils regardent par là, sans jamais croiser le regard, quoi ! Après, le refus, je crois que c'est arrivé, mais [...] il y en avait [un] qui ne voulait absolument pas voir de femmes ! [...] Mais c'est quand même assez rare, en général. Puis, en plus, on ne cède pas trop à ça, nous ! On rentre pas dans le truc, quoi. Voilà, c'est le travailleur social qui vous a été désigné, c'est telle personne, c'est lui ou c'est personne ! » [CIP, MC].

Une autre revendication était l'ouverture quotidienne de la salle de prière. L'AP a refusé en dehors de la présence de l'imam qui ne vient qu'une fois par quinzaine. Ce groupe priait dans la cour de promenade, la bibliothèque ou les ateliers. La situation a débouché sur un mouvement de refus de regagner les cellules. Deux détenus ont été transférés dans un autre établissement, pour éclater le groupe. Ce type d'identification religieuse permet d'intégrer un groupe, de se sentir fort vis-à-vis de l'institution et des autres détenus. La religion peut servir de couverture pour exercer des pressions sur des détenus (racket, trafic) ou sur l'administration. Plusieurs membres du personnel affirment que c'est ce qui motive la plupart des conversions à l'islam :

« On essaye de convertir. C'est l'endroit où j'ai vu le plus de Français de souche se reconverter, alors que même dans les mosquées, je n'en ai jamais vu autant [il est d'origine maghrébine]. J'en ai vu un de temps en temps, mais dans les prisons, j'en ai

26. Il est d'ailleurs significatif de noter que cette position peut aussi s'observer pour des activistes non religieux : corses ou basques (Beckford et col., 2005 : 59).

vu un paquet ! Mais, c'est là où on a encore une méconnaissance, c'est plus pour avoir la protection du groupe, parce que je suis sûr que quand ils sortent, ils oublient ! [...] Mais ça, c'est tous les endroits où les pouvoirs publics n'ont pas investi, où ils ont laissé faire les gens ! » [Chef de détention, MC].

Certains détenus adoptent une idéologie inspirée de l'islam pour se positionner contre l'institution et la société. L'actualité, en particulier le conflit israélo-palestinien, trouve un fort écho chez les jeunes²⁷. Ils ont tendance à prendre fait et cause dans ces conflits en se positionnant contre un Occident perçu comme tout puissant et oppresseur. Karim s'inscrit dans cette démarche et nous fait part à plusieurs reprises de son envie de commettre un attentat sur le modèle de ceux de Londres (2005) :

« J'ai pas de projet. Je vais voir comment je peux faire une explosion, je vais vous faire partir tout le Bas-Rhin et j'embarquerai beaucoup de gens avec moi, je vais faire sauter le Bas-Rhin comme ils ont fait en Angleterre et je vais faire une cassette avec, je me filme avec, je leur dis pourquoi ! Pour qu'ils nous laissent tranquilles les musulmans ! Vous venez violer les enfants, les femmes et après vous nous dites qu'on est des terroristes (...) Après ils s'étonnent qu'il y a des guerres, qu'il y a des attentats, quand je vois ce qui se passe à la télé dans les pays musulmans, la Palestine ça me fait mal au cœur ! » [30 ans, trafic de stupéfiants, 5 ans, MA].

Karim fait aussi référence à la guerre d'Algérie et aux viols qui y ont eu lieu plus récemment. Les kamikazes sont pour lui des modèles. Sa haine s'enracine dans le conflit qui l'oppose à la Maison d'arrêt et dans ses relations difficiles avec la société. Il ne pratique pas l'islam, mais lui attribue l'idée de guerre sainte²⁸ : « Oui, c'est la religion qui me dit de faire ça pour la guerre sainte ! C'est la raison, c'est une des raisons importantes. » L'islam est un attracteur puissant au regard de sa position actuelle dans le monde et de son statut de sous-culture. Il donne une dignité à ceux qui se sentent opprimés. Cette identification est d'autant plus appréciée que « [l'islam] est considéré comme dangereux ou redoutable par les classes moyennes et supérieures, celles-là mêmes qui à leurs yeux leur barrent l'accès à la plénitude de leurs droits. Rejetée par les nantis, la religion d'Allah fascine davantage ceux qui ont maille à partir avec l'ordre social. En épousant l'islam, ils prennent ainsi le contre-pied de la société des "puissants" et des "intégrés" perçus comme hostiles » (Khosrokhavar, 2004 : 38-39²⁹). Cette explication est aussi avancée par un travailleur social :

« Peut-être que chez les musulmans, il y a un côté revendication, ils sont porteurs d'espoir un petit peu pour les révoltés, pour les damnés de la terre (...) Les musulmans vont représenter le rempart à l'impérialisme en quelque sorte, et du coup, ça prend un petit peu, j'aurais presque tendance à dire que Che Guevara et Ben Laden se rejoignent quelque part quoi, dans l'esprit des détenus hein ! » [CIP, MC].

27. Sur le rôle de l'islam dans la construction identitaire des jeunes en difficulté sociale, Tietze, 2002. Sur la polarisation de la représentation du monde, Khosrokhavar, 2006.

28. Il correspond au type « islamo-nihiliste » de Khosrokhavar (2006, pp. 331).

29. Voir aussi : Khosrokhavar, 2006 ; Amghar, 2005 ; Burgat, 2005.

L'attractivité de l'islam tient au statut qu'il endosse en prison : religion des opprimés et appartenance à un groupe fort, protecteur et inspirant la peur. Il est vu comme une religion des « grands hommes »³⁰. Il rassemble souvent des individus issus des banlieues qui mobilisent des valeurs de « caïds virils » et excluent les personnes incarcérées pour affaires de mœurs. *A contrario*, les aumôneries chrétiennes, souvent surinvesties par les « pointeurs », sont associées à la religion des faibles et des « sous-hommes ». L'islam devient donc une religion d'autant plus attractive en détention qu'elle mobilise les valeurs des « forts » et des « virils » et qu'elle fait peur à la société. Cela lui confère une place élevée dans la hiérarchie des valeurs carcérales. Il participe au retournement du stigmate puisque, contrairement à l'extérieur, être musulman en prison permet de faire partie de la catégorie des « forts » dans l'échelle sociale de la détention.

Conclusion

Les détenus mobilisent donc des ressources liées aux activités religieuses et aux compétences des aumôniers, avec des visées stratégiques très concrètes, comme tuer le temps, obtenir du tabac, préparer leur procès ou rester en lien avec leur famille. Dans le cas de l'islam, l'appartenance au groupe religieux peut aussi être un contre-pouvoir qui fait office de syndicat radical de détenus.

Ces observations montrent que la religion apparaît finalement bien souvent comme une ressource parmi d'autres en prison. Quand il s'agit de passer le temps ou de faciliter la rencontre avec d'autres détenus, elle est une activité socioculturelle comme une autre. Quand elle permet de contester l'autorité, elle est un groupe militant comme un autre. Quand elle donne une discipline intérieure pour se calmer, elle est une technique comportementaliste comme une autre. Pourtant, cette ressource n'est pas exactement comme les autres. Dans ce contexte où l'accueil des aumôniers et de leurs activités est si rigoureusement régulé par l'administration, c'est paradoxalement son statut quasiment extra-institutionnel qui donne au religieux une souplesse et un rôle plus grand que l'observateur du terrain français ne pouvait l'imaginer au premier abord. Source de normes et de valeurs, elle aide le détenu à structurer ou restructurer son existence. Réservoir de mythes et de pratiques, elle l'aide à redonner sens à sa vie. Dotée d'un dieu qui peut être magique, aimant ou autoritaire, elle symbolise aussi un ailleurs possible. Enfin, le rôle de l'aumônier, dont la confession n'a pas toujours grande importance, est, là aussi, emblématique. Il endosse tour à tour la tenue du psychologue, du conseiller juridique, du frère ou de l'ami. Beaucoup se joue ainsi dans les interstices que le système laisse aux acteurs.

En focalisant l'analyse sur l'expérience des détenus et les évaluations des personnels, nous avons voulu montré la complexité des usages religieux et non

30. Welzer-Lang *et al.*, 1996.

religieux de la religion. Hormis les usages purement stratégiques, on y recourt lorsqu'on a eu une socialisation religieuse minimale dans l'enfance. Une forte identité religieuse n'exclut pas l'utilitarisme en la matière. À l'exception, notable, de la contestation (propre à l'islam), les usages sont très semblables d'une confession à l'autre. Le contexte carcéral fait apparaître certains usages spécifiques (tuer le temps, gérer son rapport à la faute) alors que d'autres (restructuration de sa vie, socialisation, services, thérapie) se retrouvent à des degrés divers dans d'autres contextes. Les types de rapport à la faute et les appréciations du personnel carcéral (religion d'apaisement ou perçue comme une menace) montrent la pertinence d'emprunter la distinction psychosociologique des deux types de rapport au religieux, confiant ou méfiant. Un second apport de cette analyse est de mettre en évidence l'importance de ce qui se passe aux marges des institutions (religieuses et carcérales), comme nous l'avons résumé au paragraphe précédent. On constate que ce système aussi fermé soit-il comporte des interstices, et que ses usagers peuvent par des ruses actives transformer de l'intérieur certaines contraintes de leur vie quotidienne ³¹.

Rachel SARG

rachelsarg@hotmail.com

Anne-Sophie LAMINE

anne-sophie.lamine@misha.fr

Laboratoire Culture et Sociétés en Europe, CNRS – Université de Strasbourg

Bibliographie

- AMGHAR Samir, 2005, « Les salafistes français : une nouvelle aristocratie religieuse ? », *Maghreb-Machrek*, 183, pp.13-31.
- ARTIÈRES Philippe, (éd.), 2005, *Religion et enfermement*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- BECCI Irène, 2007, « Penser le pouvoir carcéral dans les prisons actuelles », *Les sphères du pénal avec Michel Foucault*, Lausanne, Antipodes, pp. 237-249.
- BECKFORD James, GILLIAT Sophie, 1998, *Religion in Prison. Equal Rites in a Multi-Faith Society*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BECKFORD James, JOLY Danièle, KHOSROKAVAR Farhad, 2005, *Les musulmans en prisons en Grande-Bretagne et en France*, Louvain, Presses Universitaires de Louvain.
- BOUREGBA Alain, 2002, *Les liens familiaux à l'épreuve du pénal*, Ramonville-St-Agne, Erès.
- BOURGOIN Nicolas, 1994, *Le suicide en prison*, Paris, L'Harmattan.
- BURGAT François, 2005, *L'islamisme à l'heure d'al-Qaida*, Paris, La Découverte, 2005.
- CHANTRAINE Gilles, 2004, *Par delà les murs*, Paris, Presses Universitaires de France.

31. De Certeau, 1990, pp. 57-67.

- CHAUVENET Antoinette 1998, « Guerre et paix en prison », *Les cahiers de la sécurité intérieure*, 31, pp. 91-100.
- CHAUVENET Antoinette, ROSTAING Corinne, ORLIC Françoise, (éds.), 2008, *La violence carcérale en question*, Paris, Presses Universitaires de France.
- COLIN Patrick, KLINGER Myriam, 2004, « Vécu carcéral et situation d'illettrisme », *Déviance et Société*, 28-1, pp. 33-55.
- COMBESSIE Philippe, [2001] 2004, *Sociologie de la prison*, Paris, La Découverte.
- DEBUYST Christian, DIGNEFFE Françoise, PIRES Alvaro, 1998, *La rationalité pénale et la naissance de la criminologie*, Bruxelles, De Boek Université.
- DE CERTEAU Michel, 1990, *L'invention du quotidien. Art de faire*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT Michel, [1975] 2000, *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris, Gallimard.
- FURSETH Inger, 2003, « Secularization and the Role of Religion in State Institutions », *Social Compass*, 50-2, pp. 191-202.
- GARAPON Antoine, GROS Frédéric, PECH Thierry, 2001, *Et ce sera justice. Punir en démocratie*, Paris, Odile Jacob.
- KERLEY Kent, MATTHEWS Todd, BLANCHARD Troy, 2005, « Religiosity, Religious Participation, and Negative Prison Behaviors », *Journal for the Scientific Study of Religion*, 44-4, pp. 443-457.
- KHOSROKAVAR Farhad, 2004, *L'islam dans les prisons*, Paris, Balland.
- KHOSROKAVAR Farhad, 2006, *Quand Al-Qaïda parle. Témoignages derrière les barreaux*, Paris, Grasset.
- LE CAISNE Léonore, 2000, *Prisons : une ethnologue en centrale*, Paris, Odile Jacob.
- MARCHETTI Anne-Marie, 2001, *Perpétuités. Le temps infini des longues peines*, Paris, Plon.
- PARGAMENT Kenneth, KOENIG Harold, TARAKESHWAR Nalini, HAHN June, 2004, « Religious Coping Methods as Predictors of Psychological, Physical and Spiritual Outcomes among Medically Ill Elderly Patients », *Journal of Health Psychology*, 9-6, pp. 713-730.
- PHILLIPS Coretta, 2007, « Ethnicity, Identity and Community Cohesion in Prison », in Wetherell M., Lafleche M., Berkeley R., (eds.), *Identity, Ethnic Diversity and Community Cohesion*, London, SAGE Publ. Ltd, pp. 75-86.
- RICORDEAU Gwénola, 2008, *Les détenus et leurs familles : solidarités et sentiments à l'ombre des murs*, Paris, Autrement.
- SIGANOS Florine, 2008, *L'action culturelle en prison : pour une redéfinition du sens de la peine*, Paris, L'Harmattan.
- TIETZE Nikola, 2002, *Jeunes musulmans de France et d'Allemagne*, Paris, L'Harmattan.
- WELZER-LANG Daniel, MATHIEU Lilian, FAURE Michaël, 1996, *Sexualités et violence en prison*, Lyon, Aleas.

Résumé

Dans les divers types de prisons françaises, la religion permet souvent aux détenus de structurer leur vie. La pratique religieuse a, en effet, des vertus thérapeutiques, de pacification, de sens et de réhabilitation de soi. Les détenus recourent, par ailleurs, de manière stratégique aux aumôniers pour rencontrer d'autres détenus, pour comprendre leur jugement ou pour contester l'institution. Les recours à la religion sont similaires d'une confession à l'autre, à l'exception de la contestation, propre à l'islam. On montre les spécificités des usages de la religion en prison et leurs positionnements spécifiques aux interstices du système.

Mots-clés : aumônerie de prison, France, socialisation des détenus, islam en prison.

Abstract

This article analyses the role of religions in various types of French prisons. Religion allows inmates to structure their lives. It also has various others therapeutic functions, tranquillization, meaning and self-rehabilitation. The inmates make a strategic use of religious activities and chaplains in order to meet other inmates, to understand their trial or to contest authority. Inmates turn from different faiths to religion in very similar manners, except for contestation which is specific to Muslims. The article shows the specificities of the uses of religion in prison and their position at the interstices of the system.

Key words: prison chaplaincy, France, prisoners socialization, Islam in prison.

Resumen

En los diversos tipos de prisiones francesas, la religión permite a menudo a los detenidos estructurar sus vidas. La práctica religiosa tiene, en efecto, virtudes terapéuticas, de pacificación, de sentido y de rehabilitación de sí. Los detenidos recurren, por otro lado, de manera estratégica a los capellanes para encontrarse con otros detenidos, para comprender su juicio o para oponerse a la institución. Los recursos a la religión son similares de una confesión a otra, con excepción de la oposición, propia del Islam. En este artículo se muestran las especificidades de los usos de la religión en la prisión y sus posiciones específicas en los intersticios del sistema.

Palabras clave: capellanía de prisión, Francia, socialización de los detenidos, Islam en prisión.